

24 images

24 iMAGES

Mosaïque

Deconstructing Harry de Woody Allen

Pierre Barrette

Number 91, Spring 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23646ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Barrette, P. (1998). Review of [Mosaïque / *Deconstructing Harry de Woody Allen*]. *24 images*, (91), 51–51.

Tous droits réservés © 24 images, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Deconstructing Harry de Woody Allen



Woody Allen, Elisabeth Shue et Billy Crystal.

MOSAÏQUE

PAR PIERRE BARRETTE

L'art et la vie, la fiction et la réalité, l'œuvre et son modèle; les films de Woody Allen sont pleins de ces dualités qui constituent ni plus ni moins le leitmotiv d'une œuvre qui s'est développée au fil des ans sur l'exploration des conditions mêmes de son existence. Bien sûr, tout film naît dans une mesure variable de cet entrelacs de la vie réelle et de la vie transposée, et tout auteur joue avec le reflet que l'une propose nécessairement de l'autre; par contre, peu en font, tel l'auteur de *Annie Hall*, la figure récurrente de leurs obsessions en même temps que le signe distinctif d'un travail sur la forme. De ce point de vue, *Deconstructing Harry*, le dernier film de Woody Allen, représente non seulement une extraordinaire synthèse de toute son œuvre, mais il apparaît comme une sorte de sommet du cinéma réflexif des dernières années.

Le titre annonce déjà un film plus cérébral que ses deux réalisations précédentes, *Mighty Aphrodite* et *Everyone Says I Love You*. En fait, l'univers déconstruit de Harry est plus près de celui, très sombre, de *Stardust Memories*, ou encore de l'univers du très angoissé *Crimes and Misdemeanors*, films avec lesquels il partage une sorte de mélancolie un peu aigre qui naît du regard rétrospectif qu'on y pose sur le passé. Le

cadre général de l'intrigue, pour sa part, semble être directement inspiré du chef-d'œuvre de Bergman, *Les fraises sauvages*; en effet, dans les deux films, le personnage principal doit se rendre dans une université pour y être honoré, et découvre en chemin que l'égoïsme a dominé sa vie, une vie d'échecs qu'aucun honneur ne peut véritablement racheter. Dans le cas de Harry Block, l'*alter ego* de Woody Allen, les échecs en question sont surtout d'ordre relationnel et renvoient plus ou moins directement à une actualité assez gênante pour le cinéaste.

On se souvient comment Woody Allen avait opté dans *Husbands and Wives* pour une caméra à l'épaule, extrêmement mobile, une caméra déconcertante par ses mouvements aberrants, à la limite de la pure expérimentation: il était assez aisé de comprendre que cet élément déstabilisant de la mise en scène se voulait le pendant formel d'un autre déséquilibre, moral, intellectuel, amoureux celui-là. Comme l'annonce sans détour un titre révélateur, le montage joue dans *Deconstructing Harry* un rôle équivalent. Un premier montage entre les scènes permet de reconstruire, sans véritable souci chronologique, le récit éclaté du romancier Harry Block, les divers épisodes d'une vie ponctuée par les femmes qu'il a aimées,

une existence qui s'étale sous la forme d'une mosaïque complexe et changeante. Mais la grande originalité du travail de Allen réside dans le second montage qu'il propose de son récit, un montage à l'intérieur des scènes, pourrait-on dire, par lequel il confronte les événements de la vie de son personnage aux histoires (romans, nouvelles) que ceux-ci lui ont suggérées. Ainsi, le spectateur doit sans cesse composer avec un univers qui se dédouble devant ses yeux, chaque scène de la vie réelle trouvant son écho dans une scène imaginaire. Le résultat est un incroyable lacs, un palais de miroirs où chaque personnage, chaque situation, chaque dialogue établit avec sa doublure une relation fascinante, d'où origine bien sûr une part de la drôlerie du film (les scènes «imaginées» sont le plus souvent à la limite du loufoque), mais en même temps toute sa profondeur.

Deconstructing Harry étant un film très drôle, par moments tout à fait onirique aussi, offrant même dans certaines scènes des manières de décrochages délirants de fantaisie (il faut voir sa représentation de l'enfer, avec Billy Crystal en patron des lieux...), on pourrait croire que c'est un Woody optimiste, un Woody heureux qui se représente dans cette fiction au second degré. Pourtant, jamais Allen n'est apparu aussi cynique, aussi désabusé devant la vie et les affres de l'amour: la mosaïque qu'il nous présente de la vie de ce Harry Block, découragé par les femmes au point de recourir aux services de professionnelles, menacé de mort par son ex-femme, alcoolique, la vision qu'il nous donne de cette existence éclatée, sans unité, ressemble fort à un constat d'échec. En fait, seule la fin du film annonce un peu de lumière: après des mois de panne sèche durant lesquels il a cru son inspiration tarie (son nom est Block, ne l'oublions pas), Harry trouve enfin l'idée de son prochain roman. Et quel en sera le sujet? Bien sûr, le même que celui du film auquel nous venons d'assister. Question de boucler la boucle et de démontrer, si besoin était, que l'art ne fait pas que se nourrir de la vie: pour l'artiste, il est la vie elle-même. ■

DECONSTRUCTING HARRY

États-Unis 1997. Ré. et scé.: Woody Allen.
Ph.: Carlo Di Palma. Mont.: Susan E. Morse.
Int.: Woody Allen, Billy Crystal, Robin Williams, Kirstie Alley, Judy Davis. 95 minutes. Couleur. Dist.: Alliance.